

EXCURSION A MADAGASCAR

Lue dans la séance générale du 15 avril 1864

PAR M. D. CHARNAY

Messieurs,

Tamatave est le siège le plus important du gouvernement Ova, sur la côte Est de Madagascar. Nous y débarquâmes le 2 août 1863; notre première visite fut pour mademoiselle Juliette, à laquelle on nous présenta. Juliette Fiche, princesse malgache et depuis peu princesse Ova, est une femme de cinquante ans environ, grande, et d'un embonpoint qui sied à sa taille; sa figure est pleine, ses yeux sont vifs et spirituels, et son excellent sourire découvre des dents jeunes d'une blancheur éblouissante. Elle accueille chacun avec bonhomie, et sa case, la première en atteignant le rivage, reçoit la visite de tous les nouveaux arrivés; mais la conversation de Juliette surprend plus encore que sa personne, et l'on a lieu d'être étonné de trouver si loin de tout centre littéraire une Malgache causant littérature aussi bien que politique, et tout cela mêlé d'aperçus d'une grande finesse et dans un langage d'une pureté remarquable. Mademoiselle Ida Pfeiffer, aigrie par la souffrance, fut ingrate à son égard, nous tenons à le constater.

La rue principale de Tamatave fut le but de notre

première excursion. C'est une étroite et longue avenue bordée de minces piquets de bois, servant d'enclos aux maisonnettes éparses sur ses deux côtés.

Nous allons, tantôt brûlés par le soleil et tantôt abrités par les bananiers aux larges feuilles, ou par des mûriers aux baies rouges. A droite se déploie le pavillon anglais, c'est le consulat d'Angleterre; plus loin, du même côté, s'élève une haute bâtisse en bois; c'est la demeure du Rothschild malgache, Redington, courtier des Ovas pour la vente des bœufs. Quelques cases de traitants bordent encore la rue, et nous pénétrons dans le quartier malgache.

Les cases changent alors de structure et de dimension; le ravenal, côtes et feuilles, en fait tous les frais, mais l'aspect en est propre, l'intérieur coquet, et de belles filles nous sourient montrant leurs dents blanches, tandis que les hommes nous crient : *Marmites, marmites?*... ce qui veut dire : Voilà des porteurs, voulez-vous des porteurs? De temps à autre des Ovas, à la démarche hésitante, à l'œil oblique, au sourire méchant, vous accueillent d'un ; Bonjour *monsiou!*

De modestes boutiques étalent sur les seuils leurs produits hétéroclites; ce sont de vastes paniers pleins de sauterelles desséchées, des bouteilles vides, quelques cotonnades anglaises, de grossières rabanes, de microscopiques poissons, des perruches à têtes bleues, des makis, de grands perroquets noirs, d'énormes paquets de feuilles de ravenal servant de nappes, quelques fruits des tropiques, des nattes et l'éternelle barrique de betsa-betsa. La betsa-betsa est une liqueur de jus de canne fermentée, mélangée de plantes amères;

c'est une boisson détestable, à notre avis, mais dont les Malgaches font leurs délices.

Nous avançons ; la rue, de plus en plus animée, nous annonce le bazar ou marché. Un affreux Chinois nous adresse la parole dans un français impossible, et nous force par d'irrésistibles agaceries à pénétrer dans sa boutique. C'est un pandémonium où règne le plus étrange désordre et dont le maître de céans représente l'article le plus curieux. Nous le laissons ébahi de notre visite improductive, il nous a cependant changé quelques piastres contre de menus morceaux d'argent, seule monnaie du pays. Les Malgaches n'ont en fait de monnaie que des pièces de 5 francs, qu'ils coupent en morceaux et qu'ils pèsent au moyen de petites balances d'une justesse extraordinaire. On prétend qu'ils peuvent peser jusqu'à la 720^e partie d'une piastre ; les principales divisions sont, parmi les plus courantes, le *voemen*, 30 c. ; le *sikazi*, 60 c. , et le *kirobo*, 1, 25.

Nous atteignons le bazar ; là, sous des auvents de l'aspect le plus sale et de quelques pieds à peine élevés au-dessus du sol, gisent des boutiques aristocratiques des braves des braves ; en effet, presque tous les marchands sont Ovas ; ils président, couchés à l'orientale, à la vente des menus objets étalés devant eux ; ce sont du sel, des balances, des étoffes, de la vieille coutellerie, des viandes et des poissons ; l'atmosphère empestée par les émanations du sang des bœufs qu'on tue sur place rend ce séjour dangereux ; des nuages de mouches fondent sur vous, noires et bourdonnantes, et vous abandonnez ce foyer de pestilence le cœur affadi, l'imagination frappée de malaise, plein de dé-

goût pour cette race abâtardie des Ovas qu'on vous avait dépeinte sous de si belles couleurs.

Ici la rue débouche sur la campagne ; nous la suivons toujours et nous saluons en passant les pères jésuites, dont le modeste établissement marque de ce côté les limites de Tamatave. En face se trouve la batterie ou forteresse avec son mât de pavillon ; la longue flamme blanche, agitée par la brise, permet au passant de lire le nom de la nouvelle reine Rasouaherina Panzaka ny Madagascar.

L'étendard flotte au-dessus de la demeure du commandant, Son Exc. Andrian Mandrouso, ex bouvier, aujourd'hui prince Ova, mais plus nouvellement encore prince déchu, car il vient d'être arrêté. La campagne est au loin déserte et nue ; quelques éclairs, effets de la réverbération des eaux, laissent deviner des marécages, et plus près de vous, dans le centre de la ville même, de longues flaques d'eau stagnantes portent au cœur des habitations l'influence délétère des miasmes paludéens.

Au retour de cette promenade, nous prîmes sur la gauche, traversant la ville entière en passant par une espèce de faubourg. Les cases, plus petites et plus pauvres d'apparence que tout ce que nous avions vu jusque-là, formaient des labyrinthes desquels nous eûmes peine à sortir ; nous avions hâte cependant, non pas que nous eussions rien à craindre pour nos jours ; mais des femmes à tournure équivoque et des hommes de mine douteuse donnaient à ce quartier l'apparence d'un mauvais lieu.

Le lendemain, M. Clément Laborde nous attendait à sa campagne, située à 12 kilomètres environ de Ta-

matave ; aussi étions-nous prêts de bonne heure, afin de disposer nos bagages, et organiser le chargement et le départ de nos *marmites*. Mais le temps se couvrit, la pluie tombait par torrents, et des rafales ébranlaient la case. Que faire ? Nos tacons attendaient, il y avait de quoi décourager les plus intrépides. Nous partimes cependant. Le tacon est le seul véhicule usité à Madagascar ; sa construction est des plus simples ; figurez-vous une chaise ou un fauteuil placé sur un brancard. L'appareil est léger, quatre hommes le soulèvent sans effort, lorsque toutefois le voyageur n'est pas d'un embonpoint exagéré.

Si le tacon comme véhicule est seul connu, c'est qu'il est le seul possible. Madagascar n'a de chemin d'aucune sorte, et les voitures ne sauraient pénétrer dans l'intérieur. Les Malgaches n'ont en fait de quadrupèdes que les bœufs, dont ils font uniquement un objet de commerce ; le cheval n'est pour eux qu'un animal de haute curiosité.

Nous partimes donc le chapeau sur les yeux, car la pluie nous aveuglait, et sans nos manteaux de gutta-percha nous eussions été littéralement noyés. Quant à nos Malgaches, la tempête ne savait les distraire, ils n'y faisaient nulle attention ; ils allaient de leur petit trot saccadé, frappant la terre en cadence et poussant de temps à autre des cris bizarres auxquels chaque troupe répondait.

Nous débouchâmes bientôt sur le rivage de la petite baie d'Ivondrou ; le vent redoublait de violence et la mer était belle à voir ; elle ondulait au large en collines menaçantes, déferlait en fureur sur les coraux de

la pointe d'Hastie, puis formant trois étages superposés de volutes immenses, venait mourir à nos pieds, blanche d'écume, couvrant nos voix de son bruit formidable, et lançant jusque sur nos porteurs du sable et des débris.

L'admiration ne se lasse point devant ces magnifiques spectacles ; pour mon compte, j'oubliais le but de notre course et les petites misères de notre position présente. Cette voix semblable au tonnerre, cette lutte gigantesque des vagues, cette plaine d'écume, me captivaient encore lorsque nous tournâmes à droite, pénétrant dans les taillis de la côte et nous dirigeant vers l'intérieur.

Les dunes sont couvertes d'une végétation bizarre qui envahit tout le premier plan des sables. Ce sont les Vacoas, plante voisine des palmiers et de la famille des monocotylédones ; elle est d'un port étrange, gracieuse et triste à la fois. Le tronc, couvert d'une écorce lisse se divise généralement en trois branches égales, et chaque branche elle-même trifurquée au sommet lui compose une tête volumineuse d'où pendent, semblables à une chevelure éplorée, de grandes feuilles charnues brisées par le milieu. Ces feuilles fournissent des filaments grossiers ou s'emploient subdivisées à la confection des sacs.

Mais l'orage cesse, le vent tombe, la pluie s'arrête et le soleil vient nous sourire dans les éclaircis des nuages qu'il chasse au loin. Pour nous, semblables aux voyageurs de la fable :

Plus fait douceur que violence,

nous relevons nos chapeaux rabattus, nous dépouil-

lons les lourds manteaux et nous saluons le beau temps.

Autour de nous la nature se réveille belle et transfigurée, l'herbe verdoie, les arbustes, pliés sous le poids des gouttes brillantes, se relèvent dégagés de leur humide fardeau, les citronniers nous jettent au passage leurs parfums pénétrants, et les orchidées parasites entr'ouvrent leurs blanches corolles.

La plaine s'étend loin devant nous, onduleuse, coupée de ruisseaux et de marais ; nos marmites passent, faisant jaillir l'eau, poussant des cris sauvages ; le tacon semble léger pour leurs épaules robustes ; ils se hâtent et luttent de vitesse, comptant bien sur notre générosité pour une distribution de rhum et de betsa-betsa.

Nous atteignons alors la première limite des bois ; l'étroit sentier court au milieu d'une végétation vigoureuse où se mêlent les Copaliers à l'écorce blanchâtre, le Nath couleur d'acajou et l'Indraména au bois rouge. Le vacoa pyramidale élève sa tête conique au-dessus des palmiers nains, et d'immenses touffes de bambous viennent en se recourbant entraver notre course et nous fouetter au visage. Le bois est désert, les oiseaux rares, et le cri désolé du coucou solitaire se mêle seul au bruit de nos voix.

La plaine s'ouvre de nouveau, couverte d'une herbe haute et serrée où nos porteurs disparaissent ; plus nous avançons et plus les marais deviennent larges et profonds ; les marmites s'y engagent néanmoins, et ce n'est pas sans appréhension que du haut de nos sièges mobiles nous les voyons s'enfermer dans la fange liquide, ils en ont parfois jusqu'aux épaules, et ce n'est

qu'à force d'adresse, sondant le terrain et nous soulevant au-dessus de leurs têtes qu'ils nous déposent à l'autre bord pour recommencer plus loin.

Les premières collines apparaissent enfin, et, vers midi, nous arrivons à la maison de M. Laborde. Du sommet de ce petit plateau, comme d'un observatoire, nous avons de la contrée environnante un aperçu plus complet ; devant nous, une large bande de forêts, puis la plaine sablonneuse de Tamatave, au loin la mer. Du côté de Tananarive, une suite de collines ou mamelons dénudés, semblables à d'énormes huttes de castor, s'élèvent progressivement jusqu'à la grande chaîne centrale.

Ces mamelons isolés les uns des autres par de petits cours d'eau et des marécages, ne présentent à l'œil que le vert uniforme de leur surface en dôme ; quelques arbres échappés à l'incendie des bois dressent çà et là leurs squelettes violentés et noircis ; ils semblent protester contre cette dévastation sacrilège et jettent sur la campagne un air de mortelle tristesse.

Autour de nous cependant tout s'agite, les marmites vannent le riz que pilent des esclaves malgaches ; les feux brillent à la cuisine, et de belles servantes vêtues d'étoffes aux couleurs éclatantes s'empressent autour des cases, vont de l'une à l'autre, riant, criant, s'agitant et préparant les mets.

Le déjeuner servi à la malgache nous attend, l'hôte nous fait signe et nous entrons.

Au milieu de la salle principale de la petite habitation, sur un plancher couvert de nattes fines, l'on avait étendu d'immenses feuilles de ravenal du plus beau

vert. Ces feuilles de près de deux mètres remplaçaient la nappe et formaient un carré long autour duquel on avait disposé pour les convives des sièges malgaches, espèces d'ottomanes fort basses sur lesquelles nous nous assimes. Au milieu de cette table, nouvelle pour nous, et sur un plateau de natté également recouvert de feuilles de ravenal s'élevait, fumante, une pyramide de riz d'un blanc de neige. C'est le pain madécasse. Devant nous de petits carrés de feuilles devaient nous servir d'assiette, et d'autres devaient remplacer les fourchettes et les verres.

Il est difficile d'expliquer comment une feuille peut s'appliquer à tant d'usages. Elle s'applique à bien d'autres encore.

Le ravenal, ou arbre du voyageur, est un des végétaux les plus utiles au Malgache ; ses feuilles dépouillées des côtes servent, ainsi que nous venons de le dire, de nappes pour étaler le riz, de cuiller pour le manger, de coupe pour boire le ranapang et la betsa-betsa, et même d'écope pour vider les pirogues. Fendues, elles forment la toiture des maisons qu'elles abritent admirablement ; les côtes reliées entre elles composent les parois des cases, et le tronc de l'arbre fournit les poteaux qui soutiennent le petit édifice. Mais revenons au déjeuner qui, si poétiquement commencé sur des feuilles vertes, se termina prosaïquement à l'euro-péenne. Il fallut abandonner nos belles coupes et nos assiettes madécasses pour la porcelaine anglaise et le verre à champagne, car le Moët frémissait dans son enveloppe, et Gros-Bœuf, notre échanton, le débarrassait déjà de ses liens de fer. Impossible aujourd'hui

d'achever une idylle, nous eûmes un dessert de la maison d'Or et des liqueurs de madame Amfoux.

La maison était en fête, et les travaux furent suspendus. Esclaves, domestiques et marmites attendaient à la porte une distribution de rhum qui ne leur fit point faute ; aussi trépignaient-ils de joie et n'attendaient qu'un signal pour commencer leurs danses. Déjà dans leur impatience ils faisaient résonner les bambous sous leurs doigts agiles, lorsque le maître leur fit dire que nous attendions.

Ils entrèrent alors dans la salle que nous occupions et vinrent s'accroupir en cercle, laissant au milieu d'eux un espace vide pour les danseurs.

Une femme se présenta la première ; elle n'était ni belle ni blanche, ce n'était point une Rosati, je l'avoue ; mais ses yeux noirs brillaient d'un joyeux éclat, et son gros sourire entr'ouvrant sa bouche lippue creusait ses joues de fossettes profondes et montrait l'émail nacré de ses dents ; son canezou bleu comprimait avec peine une gorge d'airain, et dessinait une taille robuste et d'une certaine élégance. Une large juppe blanche, à grande fleur jaune, dessinait la hanche frémissante, et le simbou dans lequel elle se drapait, ouvert ou fermé tour à tour, laissait voir comme entre-deux de la juppe et du corsage, une large bande de chair bronzée.

Mais déjà le feu sacré s'empare de nos Malgaches ; le bambou résonne, les voix s'unissent en chœur, les mains battent en mesure et la danseuse s'agite. Voici la danse des oiseaux.

Le corps penché en avant, les bras étendus comme une sybille antique, elle frappe lentement le sol de ses

pieds nus; ses bras avancent, reculent, s'abaissent et s'élèvent; elle tient à la terre et ne peut s'envoler; l'accompagnement va crescendo, les voix grossissent, les mains battent plus fort, la Malgache précipite ses coups. Le buste reste à peu près immobile pendant que les bras, semblables à deux ailes, semblent vouloir la transporter dans l'espace. Vains efforts! L'impatience gague alors la danseuse, une sorte de rage s'empare de tout son être, elle parcourt haletante le cercle qui l'enferme, le sol devient sonore sous le frémissement de ses pieds, et ses bras, ses mains, ses doigts semblent se tordre en convulsions désespérées. Vaincue, elle s'arrête; nous l'applaudissons.

Un Malgache se lève, nous allons assister à la danse du riz. Il faut pour ce nouvel exercice un plus large espace; nous agrandissons le cercle.

Le nouveau danseur est presque nu, il n'a pour tout vêtement qu'une longue bande de coton blanc qu'il drape en artiste autour de ses reins; son buste est élégant et bien musclé; cet homme est beau, vigoureux, plein de grâce naturelle.

Les bambous, les mains et les chants de ses camarades composent au nouveau venu le même accompagnement primitif: il commence. C'est d'abord la coupe du bois, le retentissement de la hache, la chute des arbres. Nous le suivons avec intérêt. Il se baisse, frappe, s'écarte, revient; nous comprenons sa pantomime. Viennent ensuite l'incendie de la forêt abattue, les pétilllements de la flamme, les crépitations du bois; le danseur court, il souffle, il active l'action du feu, et tous ces bruits, il nous les rend saisissables au milieu du déve-

loppement de l'action et sans rien perdre de la mesure. Mais il va piquer le riz ; il parcourt alors le cercle en bonds réguliers, égaux à la distance qui sépare chaque trou fait par le semeur, et nous assistons à la semaille. Il enfouit le grain, puis le recouvre, et, revenant au milieu du cercle, il semble adresser aux esprits une invocation suppliante.

Il faut dire qu'à Madagascar, ainsi que dans certaines parties de l'Amérique, les naturels brûlent les forêts pour planter le riz ou le maïs ; ils ne sèment pas, ils piquent le grain dans des trous, le recouvrent et attendent la moisson.

A Madagascar, ils achèvent les semailles par la cérémonie invocatoire que voici. On place au milieu du terrain préparé et sur une feuille de ravenal de la viande cuite, un peu d'argent et des bambous pleins de betsa-betsa. Le chef de famille, entouré des siens, s'avance alors ; il invoque un à un les esprits des parents morts de leur mort naturelle, et non par le tangam, et termine ainsi sa prière : Si j'ai fait quelque omission, je supplie ceux que j'ai oubliés de me le pardonner, et je les prie de venir partager l'offrande que je fais aux bons, car je n'appelle que ceux-ci. Je compte sur l'appui du Zanahar-be (le grand esprit) pour m'aider, moi et les miens, car lui seul est mon maître.

Une nouvelle distribution de rhum signala le second acte ; elle fut reçue avec acclamation, et M. Clément Laborde termina la fête par un pas de caractère qu'il dansait à Tananarive devant ce pauvre Radama.

Le climat de la côte est de Madagascar, à la hauteur

de Tamatave, est loin d'être enchanteur. Cette contrée si peu connue ne mérite ni les éloges métaphoriques qu'on prodigue à la douceur de sa température et à la fertilité de son sol, ni l'effroyable surnom de tombeau des Européens que des voyageurs timides lui jettent dans leurs relations. Le climat est humide et pluvieux, froid et brûlant tour à tour. Voilà pour l'éloge.

Quant à la terrible fièvre, minotaure impitoyable dévorant l'audacieux colon ou l'imprudent touriste ; nous devons avouer que dans nos fréquentes excursions, alternativement exposés à l'action du soleil et de la pluie, souvent mouillés jusqu'aux os, aucun de nous n'en éprouva le moindre symptôme. - A Tamatave même, peuplée de près de trois cents Européens, l'on nous assura que depuis deux ans, pas un n'avait succombé aux atteintes de ce mal. Voilà pour le blâme.

Il est vraiment triste de voir les voyageurs laisser à leur imagination si libre carrière au sujet de renseignements dont la vérité seule fait toute la valeur, et se laissant égarer, entraîner tant de gens après eux. Toujours extrême dans ses écarts, une relation dénigrante ou flatteuse trompe celui qu'elle attire et trompe celui qu'elle arrête ; désenchantement d'un côté, désastreux renoncement de l'autre, le mal est le même, et ce système de roman, ce manque de renseignements vrais entre peut-être pour plus qu'on ne croit dans le pitoyable rôle que nous jouons au monde comme puissance colonisatrice.

Le Malgache est d'un caractère doux et timide, il est bon, fidèle et dévoué. La supériorité du blanc, qu'il reconnaît, s'impose à lui comme une chose naturelle :

il ne s'en blesse point, le *vasa* lui semble un maître devant lequel il est prêt à courber le front.

Admirant tous nos actes, stupéfié pour le peu qu'il en connaît devant les phénomènes de notre industrie, son admiration naïve lui fait dire que si nous faisons du sang nous serions des dieux véritables.

Mais si le Malgache accepte le joug, il n'accepte point le travail. Il sera votre serviteur avec joie, parce que les devoirs faciles que cette charge impose conviennent à la douceur de sa nature. Les occupations variées de la domesticité ne le fatiguent point, et les faveurs du maître, conséquence naturelle de rapports journaliers et de soins constants, savent toucher son cœur.

Grand ami du mouvement, infatigable aux labeurs qu'il aime, il paiera tout un jour par le soleil et par la pluie, et cela sans fatigue apparente. Le violent exercice du tacon lui plaît, il vous portera de l'aurore à la nuit, et le soir, oublieux des fatigues du jour, le chœur de ses compagnons et la sauvage harmonie des bambous prêteront de nouvelles ardeurs à son corps de bronze. Mais un travail régulier l'assomme; paresseux avec délices, la facile satisfaction de ses besoins lui rend insupportable le lien le plus léger; vous n'en ferez pas plus un esclave qu'un travailleur assidu; vingt fois il brisera sa chaîne, et, semblable à ces femmes nerveuses bravant impunément les longues insomnies du bal et que réduit la moindre fatigue, le Malgache, s'il ne fuit la besogne, succombera sous la tâche.

Le Malgache a des formes élégantes, presque fémi-

nines; sa figure est imberbe, il porte les cheveux longs et tressés comme les femmes, et lorsqu'on le rencontre assis, drapé dans son lamba, buvant le soleil dans son far niente de lazzarone, il est difficile de distinguer son sexe. Quant à la femme, en dehors de la beauté rare par toute la terre, la douceur de sa physionomie en fait une créature agréable; elle est généralement bien faite, d'un galbe heureux et d'une remarquable fermeté de chair.

En fait de mœurs, le Malgache n'en a point. D'une nature toute sensuelle, la chasteté lui paraît un vice contre nature, et la satisfaction de ses appétits (je n'ose dire de ses affections) la chose la plus naturelle du monde; il est naïvement immoral, et l'on ne saurait lui en vouloir; il n'en peut mais, et dans l'hospitalité qu'il pratique avec religion, sa famille aussi bien que sa case est à la disposition du voyageur.

Les unions se brisent et se nouent suivant le bon plaisir de l'homme; l'état civil n'existant pas et le culte se bornant à quelques rares superstitions, l'on ne saurait appliquer le nom de mariages à des rapprochements de sens que ne consacrent ni Dieu ni l'État.

Le Betsimisarach est artiste de sa nature, il a des instincts littéraires très-prononcés; il aime avec passion la causerie, le chant et la danse.

La causerie surtout fait ses délices; il aime, il adore l'éloquence comme une mélodie; il causera longtemps de choses futiles, au besoin de non sens, et l'orateur de quelque talent trouvera toujours des auditeurs charmés.

La tradition malgache fourmille de fables, de contes

(angano), de proverbes (ahobolana), de charades et d'énigmes (famantatra), de sonnets, de ballades et de propos galants (Rahamilahatra, tankahotro).

Ces derniers s'adressent aux femmes, au milieu d'une nombreuse compagnie, pour implorer leurs faveurs, de manière à n'être compris que de celles qu'on désire. Il faut, du reste, pour les comprendre, une grande habitude de la langue malgache, et ces jeux d'esprit sont tellement difficiles, à bien dire, que celui qui les débite est obligé de les apprendre par cœur.

Certaines fables ont l'autorité de croyances religieuses; ainsi l'on retrouve dans celle de la création le sacrifice d'Abraham, qui leur vient sans doute des Arabes. D'autres ont une morale à la façon des nôtres, et d'autres encore ne sont que de simples poèmes, légendes, combats de géant, critique de princes, etc.; tout cela dans un langage fort libre, mêlé d'expressions d'un cru qu'on a peine à traduire et qui répond aux mœurs du pays. Leurs formules de politesse sont plus bizarres encore, et je me borne à rappeler qu'on ne saurait les redire sans offenser les oreilles les plus complaisantes.
